LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines.

PUBLICITÉ : DUHAMEL et COMMUNAY, seuls concessionnaires 19, Boulevard Montmartre.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an. . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an. . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.



Cliché Reutlinger.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — MADAME RÉJANE. — Rôle de *Sylvie*. — *SYLVIE OU LA CURIEUSE D'AMOUR*



Vêtements de soirée
et Uniformes militaires

Seules Succursales : PARIS, 1, place Clichy, LYON, MARSEILLE, NANTES, ANGERS, SAINTES, LILLE et BORDEAUX *(Printemps 1901)*.

Envoi franco des Catalogues et Echantillons sur demande. Expédition franco à partir de 25 francs.

LE THÉATRE

N° 49 Janvier 1901 (I)



Cliché Reutlinger.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *Sylvie ou la Curieuse d'amour*

Mme Réjane. — Rôle de *Sylvie* (Acte III)



LA QUINZAINE THÉATRALE



En réalité, par suite du caractère exceptionnel du numéro de Noël, la Quinzaine est devenue le mois, et c'est presque tous les théâtres de Paris que nous allons avoir à passer en revue, car, avant les fêtes du Jour du l'An, ils ont tous renouvelé leur affiche. On me permettra de faire rapidement cette revue, qui nous mettra au courant du mouvement dramatique des derniers temps. A la Comédie-Française, nous avons eu les débuts de Madame Weber. *Le Théâtre* a publié une étude assez complète sur cette éminente artiste pour que je me contente de constater son succès dans *Hernani* et *Andromaque*. Et je passe aux « reprises », qui sont nombreuses, trop nombreuses à mon gré, car je leur préfère toujours les nouveautés.

La Porte-Saint-Martin, sous une direction nouvelle, a donné *la Jeunesse des Mousquetaires*. J'ai toujours du plaisir à voir cette pièce, sommaire d'ailleurs en sa réduction, comme on feuillette, l'imagerie fût-elle d'Épinal, un album d'illustrations d'un conte qui nous a charmé. Mais le cadre de ces images est vraiment trop simple, et la mise en scène que nous a donnée la Porte-Saint-Martin est quasiment misérable.

Un effort plus grand a été fait à la Gaîté, qui a un peu renouvelé celle des *Vingt-huit jours de Clairette*, qu'elle nous a offerts avec Madame Marguerite Ugalde, la créatrice du rôle, restée une très aimable comédienne sinon une chanteuse de force. Dans un ordre plus exclusivement littéraire, nous avons eu, à l'Athénée, *Tête de Linotte*. Cette comédie de Barrière et de Gondinet est tout à fait amusante. Elle aussi a pour principale interprète la créatrice du rôle, Madame Legault, qui y est restée charmante. Une autre reprise, enfin, a été donnée à la Comédie-Populaire : c'est celle de *Martyre*, à qui la mort d'un des auteurs, M. Tarbé, qui y collabora avec d'Ennery, donne une sorte de touchante actualité. *Martyre* est un fort bon mélodrame, et Madame Antonia Laurent y a fait une bonne rentrée.

Passons maintenant aux nouveautés. Quelques-unes n'ont réussi qu'à demi ou pas du tout. Ce fut le sort d'une pièce de M. Kistmaeckers, à l'Athénée : *la Blessure*, qui, ne manquant cependant pas de mérites, a eu contre elle de manquer un peu d'originalité dans l'anecdote et, surtout, de simplicité dans le style. Un accueil plus froid encore a été fait à une opérette donnée aux Bouffes : *Dagobert*. C'est une assez plate imitation du *Chilpéric* d'Hervé. L'insenséisme est une façon de mode qu'on ne saurait faire revivre sans un tour de main et une fantaisie qui font, ici, tout à fait défaut. Une musique qui n'est pas sans agrément, malgré ses réminiscences, et la bonne grâce de Mademoiselle Alice Bonheur, n'ont pas pu triompher du public. L'opérette a encore été représentée par *les Petites Vestales*, qui ont été jouées à la Renaissance. L'anecdote en est assez plaisante, et la musique a de l'entrain. Mais je pense que l'opérette, pour retrouver la vogue d'autrefois, a besoin de briser les moules trop usés. Il y faut une rénovation.

J'arrive maintenant, citant, pour le bon ordre, une reprise du *Sous-Préfet de Château-Buzard*, à Déjazet (c'est un joli vaudeville de M. Gandillot), aux nouveautés importantes. Elles sont aussi nombreuses que les reprises. Nous trouvons, aux Variétés, *Mademoiselle Georges*, qui est, à tout prendre, une façon de grande opérette de forme renouvelée, dont M. Cottens a écrit le texte, qui est celui d'une véritable comédie, et M. L. Varney la musique. Celle-ci est très heureusement réussie, et la partition de *Mademoiselle Georges* est une des plus importantes du fécond musicien. L'historiette qui sert de fond à la comédie a trait aux amours de Mademoiselle Georges et au caprice passager que Napoléon eut pour sa beauté. A ceci, l'auteur joint une aventure amoureuse avec un bel officier et l'histoire d'une conspiration qui n'est pas bien dangereuse, mais fort plaisante, puisque c'est M. Baron qui en est le chef. Avec lui il faut citer, parmi les interprètes, M. Noblet, qui s'est fait chanteur pour la circonstance, M. Brasseur, M. Guy, et toute l'excellente troupe d'ensemble des comiques des Variétés. Le personnage de Mademoiselle Georges est tenu par Madame Simon-Girard, et, à côté d'elle, Mademoiselle Lavallière s'est fait un gros succès dans son rôle de fantaisie où, tantôt en grisette, tantôt en travesti, elle a montré la verve charmante et profondément originale qui la caractérise. Est-il besoin de dire que le directeur des Variétés ayant entre les mains une pièce de l'époque du premier Empire n'a pas laissé passer l'occasion de nous montrer une mise en scène superbe, costumes et décors ? Un de ces décors, par un ingénieux artifice, nous fait même assister à une revue passée par Napoléon dans la cour du



Cliché Alcide Allévy.

COMÉDIE-FRANÇAISE

FROUFROU

Mlle Lara. — Rôle de *Gilberte*

Carrousel, et nous voyons défiler tout un corps d'armée sur la scène des Variétés. Ceci fait un fort joli spectacle.

L'agrément de la mise en scène est encore à noter dans la pièce de M. Albert Hermant, *Sylvie ou la Curieuse d'amour*, que le Vaudeville a jouée et dont le départ de Madame Réjane et les fêtes de Noël ont fait suspendre la représentation. *Sylvie*, en effet, n'est pas une pièce destinée aux familles. C'est un conte assez leste, comme les aimaient nos grands-pères et nos grand'mères aussi, dit-on.

L'aventure est celle d'une jeune personne, très imbue des mœurs frivoles de la fin du XVIIIe siècle et qui, dans les révolutions qui se succèdent de 89 à 1810, trouve partout le moyen de faciliter la... curiosité de son cœur. Elle se marie de la main droite, trois fois, avec un grand seigneur, un fermier enrichi et un maréchal de France — parvenu de la gloire. Et, retrouvant et reconnaissant ses maris, les anciens et les nouveaux, à Venise, elle trouve fort piquant de les tromper, pour ainsi dire, tous les trois ensemble avec un ami d'enfance devenu un brillant colonel et qui, dans toutes ces « passades », comme disaient les plus honnêtes gens de ce temps, apporte une note sentimentale de passion sincère. Ce conte est, en somme, une façon de débauche d'un homme d'esprit, et qui a pu ne pas nous choquer à la scène, grâce à l'esprit et au tour de main de l'auteur et au mérite des interprètes, dont beaucoup seraient à citer, si j'en avais le loisir, après Madame Réjane, MM. Lérand, Huguenet et Maurin, les trois maris de Sylvie.

La nouveauté, au Palais-Royal, est un joyeux vaudeville, intitulé : *Moins cinq !* par les auteurs, MM. Gavault et Berr. « Moins cinq ! » est une locution qui s'applique aux personnages malchanceux ou maladroits qui n'arrivent jamais à l'heure précise et, particulièrement, à cette heure favorable aux amoureux, que Montaigne appelait avec quelque impertinence envers le beau sexe : l'heure du muletier. C'est le cas du héros de ce vaudeville, qui va jusqu'à Limoges pour faire la cour à la femme d'un de ses amis, qui la décide même, par un de ces moyens un peu indélicats qu'accepte la conscience élastique des amoureux, à venir le retrouver à Paris et qui, cependant, par suite d'incidents dont quelques-uns sont fort bien imaginés, n'arrive jamais à l'heure. Grâce à des détails très heureux, la pièce a fort bien réussi. Elle est très bien jouée par Madame Cheirel, par MM. Raimond, Gorby, Hamilton et par MM. Lamy et Boisselot, tout à fait amusants dans des rôles épisodiques de sergent de ville et de vieux cabotin, de ceux qu'on appelle les « M'as-tu-vu ».

L'Odéon, avec une reprise de *Phèdre*, où a débuté Mademoiselle Dauphin et pour laquelle M. Massenet a écrit une partition où se trouve un délicieux entr'acte, a joué une comédie : *Château historique*, de MM. Bisson et Berr de Turrique. Le succès a été vif pour cette pièce qui tient du vaudeville par l'emploi de certains moyens et de la comédie, par le ton de certaines scènes et la délicatesse des sentiments exprimés. La fable est d'invention ingénieuse, bien plus près de la vérité qu'on ne pourrait se l'imaginer. Une jeune femme, un peu bas-bleu, mais charmante, habitant par hasard un château qu'occupait avant elle un romancier à la mode, se laisse si bien prendre par le milieu que, sans le connaître, elle devient amoureuse du romancier. Pour la guérir, un ami de son mari consent à se présenter comme ledit romancier et s'engage à se montrer tel que la femme sera sauvée de ses imaginations. Malheureusement, il y a dans la maison une jeune fille, dont l'ami devient amoureux, ce qui lui rend par trop difficile le rôle qu'il avait consenti à jouer. Tout s'arrange d'ailleurs au mieux, à la fin de cette comédie qui fait songer aux *Femmes savantes* modernisées et aux intrigues de Marivaux. Pour la jouer, l'Odéon avait adjoint à sa troupe solide, M. Mayer, qui a été excellent. Nous avons eu ici, de plus, la rentrée de Madame Sorel et le début de Mademoiselle Garrick, qui ont été fêtées pour le talent qu'elles ont montré.

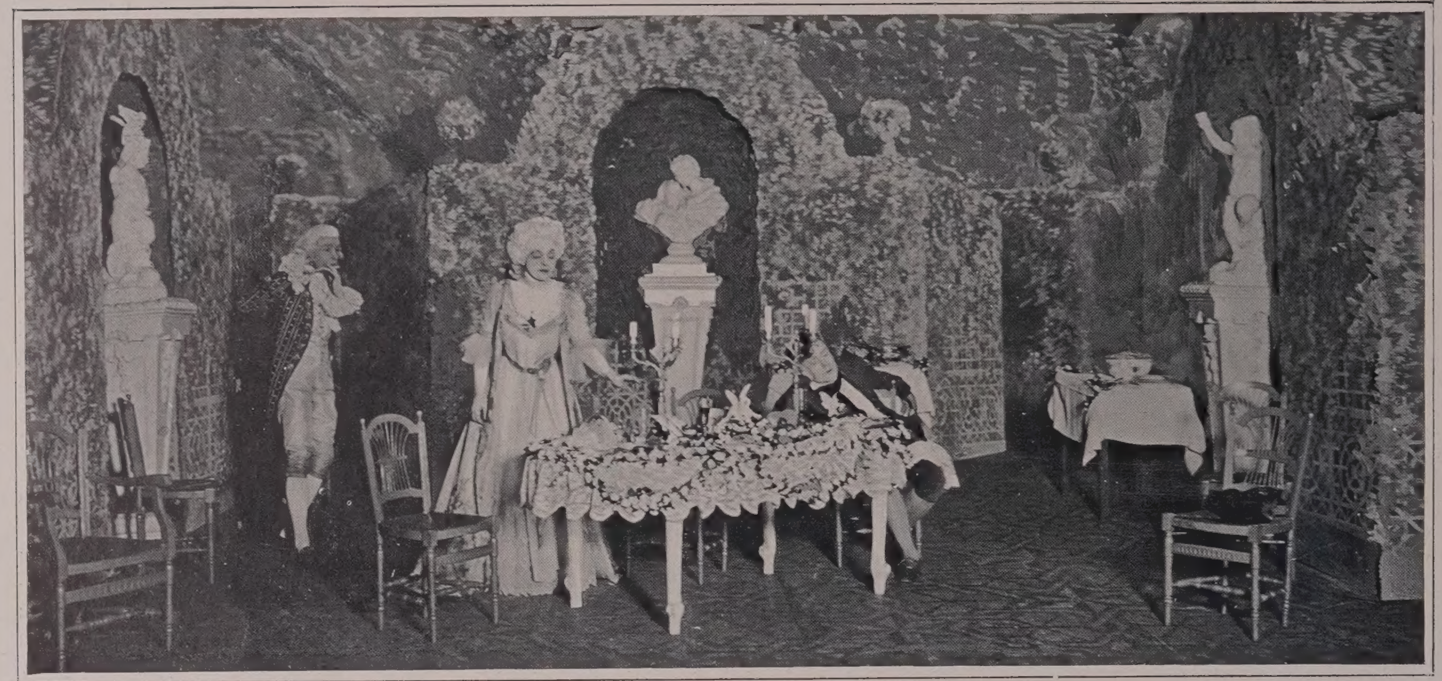
Plus éloignée de la comédie est la pièce de MM. Sylvain et Gascogne, jouée aux Nouveautés. *Bonne d'enfant* est très près de la farce, puisqu'on y voit un avocat qui, pour se tirer d'une aventure d'amour, est contraint de s'habiller en nourrice sèche et d'en jouer le rôle tout un jour. Mais la farce est excellente et celle-ci a réussi pleinement. La farce peut même avoir une portée sociale. C'est le cas de celle que M. Courteline a fait jouer au théâtre Antoine, sous le titre : *l'Article 330*, par MM. Dumény et Antoine qui y ont été parfaits. Sur une donnée de gauloiserie rabelaisienne, M. Courteline a greffé une satire de la Justice qui est une vraie merveille.

J'arrive à la comédie de M. Capus, au Gymnase : *la Bourse ou la vie*. Je voudrais pouvoir m'étendre sur cette œuvre, qui est excellente toujours et, par moments, tout à fait supérieure. M. Capus a triomphé de cette difficulté de faire une comédie gaie dont l'argent est le grand ressort. Peut-être, pour y réussir, n'a-t-il pas été au fond de la question, qui est dramatique ? Mais il a tourné autour avec un esprit et une grâce infinis. Je tiens cette comédie pour l'événement important de ces derniers temps. Elle est fort bien jouée par MM. Dubosc, Galipaux, Gémier et par Mademoiselle Rolly, en un très heureux début, et par Mademoiselle Ryter, pour ne citer que les principaux interprètes. Le succès a été très grand, et ce succès, outre qu'il est très mérité, me paraît donner une utile indication du goût du public, qui se plaît à la comédie de mœurs d'une forme assez légère pour le faire réfléchir sans l'attrister. Le vieux dicton : « *Castigat ridendo* » a encore du bon.

Enfin, pour terminer cette revue de nos théâtres, nous avons deux grandes pièces à spectacle à signaler : un drame et une féerie. Le drame, donné à l'Ambigu et intitulé : *l'Autre France*, est tiré d'un roman de M. Hugues Le Roux, avec la collaboration de M. Pierre Decourcelle. L'autre France, c'est l'Algérie : et l'histoire sentimentale que nous raconte le drame a pour cadre des épisodes de l'insurrection du buchagha Mokrani, en 1871. La donnée essentielle de la pièce, c'est l'amour d'un marabou arabe, Belkassen, pour une Européenne, la fille du colon Hazurier, qui est fiancée à un officier. A la faveur des troubles, ce Belkassen enlève la jeune fille, qui est protégée et, finalement, délivrée, grâce au dévouement d'une jeune femme arabe qu'elle a elle-même secourue, et aussi grâce au courage inventif d'un ancien zéphyr — de Montmartre naturellement — qui joue dans le drame le personnage, indispensable à l'Ambigu, d'un héros loustic. Toute cette aventure est adroitement contée. Elle est découpée en tableaux pittoresques ou dramatiques, qui ont fourni au théâtre l'occasion d'une mise en scène brillante et exacte. J'ai revu ma chère Algérie. Mais ce que j'ai préféré même au mélodrame adroit, ce sont les deux derniers tableaux, qui sont deux épisodes de guerre traités avec simplicité et grandeur. La pièce, qui a fort réussi, est jouée d'un très bon ensemble. A sa troupe, l'Ambigu s'est adjoint MM. Krauss, Hirsch, Lasalle, etc., et parmi les femmes, Mesdames Parny, Lucy Gérard, Praxine, qui ont été, dramatiques ou plaisantes, très goûtées.

La féerie, c'est au Châtelet, *le Petit Chaperon rouge*. MM. Blum, Ferrier et Decourcelle se sont chargés de grossir, en nombreux tableaux, le conte ingénu de Perrault. Ils l'ont fait adroitement, ce qui suffit, et surtout, ce qui est essentiel, en fournissant de suffisants prétextes à la mise en scène, aux costumes et aux décors, qui sont admirables. La féerie a trois clous : le défilé et le ballet des insectes et des papillons, ceux des éventails de tous les temps, depuis Ève jusqu'à nos élégantes contemporaines, et, enfin, un panorama vivant qui est une merveille d'art décoratif. La féerie, qui a une partie musicale importante, est bien jouée et chantée avec MM. Décori, Pougaud, Brunais et Mesdames Mariette-Sully et Marie Théry pour protagonistes.

HENRY FOUQUIER.



Cliché Mairet. Mis DE BEAUVOISIN (M. Lérand) SYLVIE (Mme Réjane) HENRI (M. Burguet)

ACTE Ier

Théâtre du Vaudeville

SYLVIE OU LA CURIEUSE D'AMOUR

PIÈCE EN QUATRE ACTES, DE M. ABEL HERMANT



Pour parler exactement de *Sylvie ou la Curieuse d'amour*, la dernière pièce représentée sur la scène du Vaudeville, il convient de proclamer tout d'abord le soin et le goût avec lesquels le directeur du théâtre, M. Porel, a monté l'œuvre de M. Abel Hermant. Le spectacle est un régal pour les yeux. On eût dit que ces jolies expositions rétrospectives, qui furent le succès de l'Exposition universelle, s'étaient déplacées et continuaient. On revivait encore ces années d'élégance et de gloire, qui rendent si séduisants les derniers jours de l'ancien régime, si attachante l'aube des temps nouveaux : quels souvenirs pour ceux qui, assez âgés pour goûter le charme du XVIIIe siècle monarchique, traversèrent les tragiques événements de la Révolution et contemplèrent finalement l'épopée napoléonienne ! Aucune autre époque de notre histoire n'est aussi émouvante, aussi vibrante. Elle tente souvent les historiens, les romanciers, les auteurs dramatiques, et les artistes ; et l'on n'a pas dit, sans doute, à son sujet, le dernier mot.



Cliché Reutlinger.

SYLVIE (Mme Réjane)

Donc, nous voici d'abord dans le parc d'un château situé près de Versailles, le château de Beauvoisin. Le théâtre représente une salle de verdure, où aboutissent plusieurs allées. Un portique de treillage dresse ses lignes capricieuses ; la charmille se creuse, par endroits, pour abriter des statues de marbre, groupes enlacés, déesses nues, Amours peu habillés. C'est le soir d'un beau jour d'été : Vénus étincelante brille dans le ciel pur.

Le chevalier de Bons Saint-Didier et Madame de Guerlande, le premier, tuteur — et même quelque chose d'un peu plus — la seconde, mère de la marquise de Beauvoisin, de son prénom Sylvie, ont été convoqués par le marquis de Beauvoisin pour entendre de lui certaines communications importantes. Le rendez-vous est donné dans la salle de verdure.

Il faut dire que le jour qui va finir est le quatorzième de juillet 1789. Le marquis, la veille, a reçu du Roi une mission confidentielle qui l'oblige à partir pour l'Allemagne. Un peu alarmé de tout ce qui se passe, il compte ne rentrer en France que lorsque le pays sera rentré dans l'ordre et Paris dans le devoir. Prévoyant donc une absence un peu longue, il emmènera la marquise, et c'est pour qu'ils puissent lui faire leurs adieux qu'il a convoqué sa mère et son tuteur.

Au fait, où est-elle, la marquise de Beauvoisin ? Elle est à Paris. A Paris, par ces jours de trouble et d'agitation ? Hélas ! oui. La marquise a l'humeur frivole. Elle a pris Versailles en grippe depuis l'ouverture des États généraux. A tout propos, elle s'en va passer

la journée à Paris, dans l'hôtel des Beauvoisin, situé rue de Grenelle-Saint-Germain. Elle est justement partie depuis deux jours. Ce que voyant, et, de plus, mis au courant de l'effervescence qui agite la capitale, le marquis a pris le parti de faire enlever sa femme par quatre hommes vigoureux qui vont la lui amener.

Des nouvelles fraîches sont apportées au marquis par l'intendant Taillefer. Celui-ci raconte que les gens dépêchés à l'hôtel pour l'enlèvement, n'ont pas trouvé tout d'abord la marquise et qu'elle n'est rentrée que quelque temps après, n'ayant plus de chapeau, ni autant dire de vêtements, en compagnie d'un jeune homme tout noir de poudre et à moitié nu. Les émissaires dévoués, les quatre hommes vigoureux ont enlevé la marquise et le jeune homme.

Sylvie et son compagnon ne tardent pas à faire leur entrée.



Cliché Mairet. PIERRE TAILLEFER (M. Huguenet) — NICOLAS GAGNON (M. Maury) — SYLVIE (Mme Réjane) — HENRI (M. Burguet) — GERTRUDE (Mlle Cécile Caron)

ACTE II

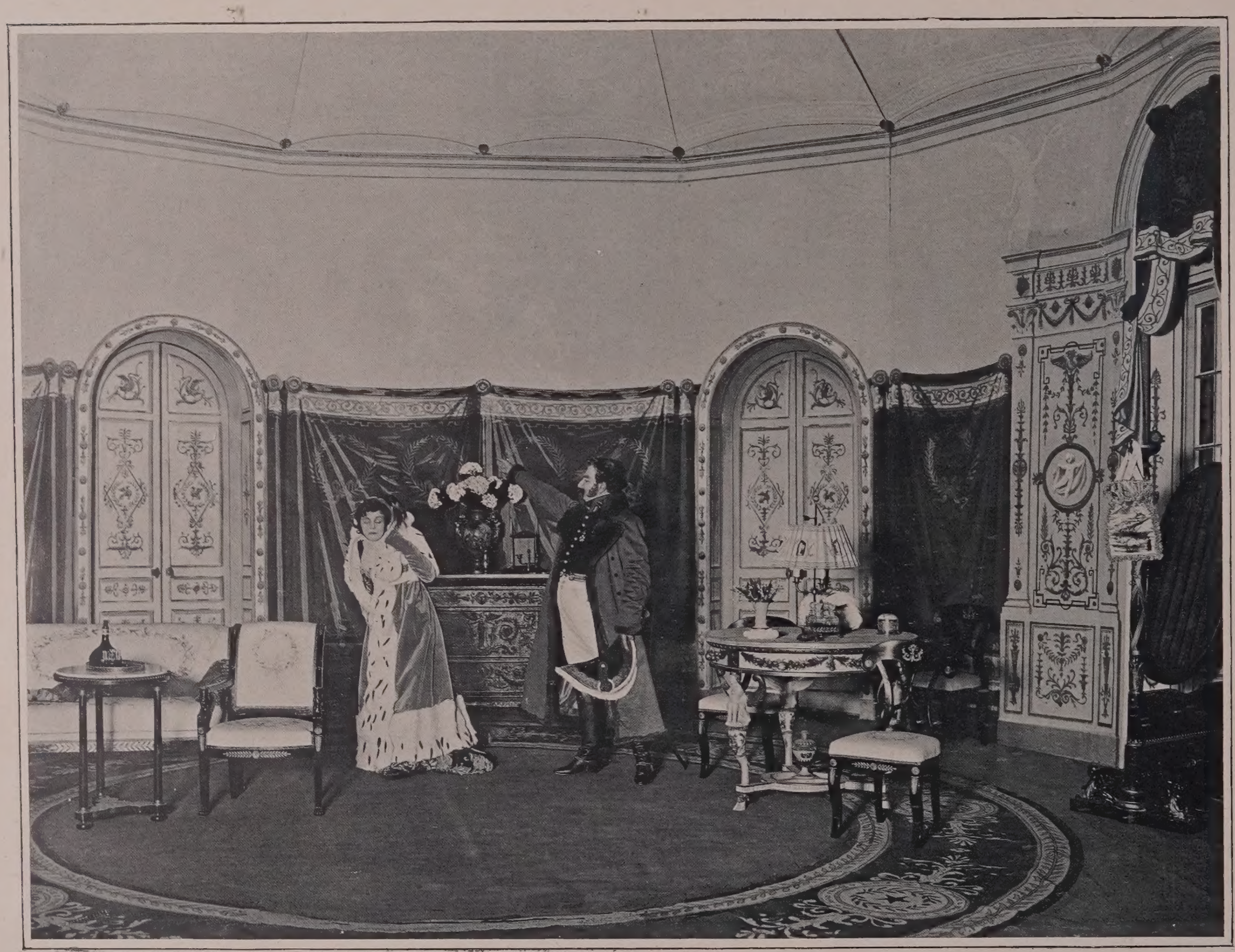
Quel est ce brigand ? demande la camériste Gertrude, qui se trouve la première en présence du couple. « Tu ne le reconnais pas? C'est mon frère de lait, c'est Henri ! » Tout à l'heure, la comtesse et le chevalier avaient rapidement parlé de ce jeune homme, la comtesse blâmant le chevalier d'avoir laissé trop souvent les deux jeunes gens vagabonder ensemble. Mais par quel hasard sont-ils réunis? Gertrude s'étonne. La chose est très simple. La marquise, passant dans la rue de la Magdeleine, a été portée par le flot populaire jusqu'à l'église Saint-Roch. Tout à coup, une formidable clameur a retenti dans la rue : « La Bastille est prise ! » La foule se rue alors jusqu'à l'Hôtel de Ville, et c'est là que la marquise, entraînée par le courant, avisa

un jeune homme dépouillé jusqu'à la ceinture, avec un fusil sur une épaule nue : c'était Henri, qu'elle reconnut immédiatement. Elle se jeta à son cou. Henri l'emporta dans ses bras jusqu'à... l'hôtel de la rue de Grenelle.

Henri ne cache pas son désappointement : on était bien mieux dans le boudoir de l'hôtel Beauvoisin. L'arrivée des quatre hommes vigoureux, envoyés pour l'enlèvement, fut vraiment malencontreuse. Sylvie console Henri comme elle peut : l'occasion se retrouvera.

La comtesse de Guerlande se montre. Elle aussi, elle s'étonne de la compagnie que s'est donnée sa fille. Qu'elle donne sa bourse à ce gamin et le renvoie d'où il vient ! « Non pas, s'écrie le marquis survenant. Que l'on mette au contraire un troisième couvert. J'ai beaucoup d'obligations à monsieur d'avoir sauvé la vie à la marquise, et encore plus de lui avoir fait escorte jusqu'ici. »

En effet, lorsque la comtesse et le chevalier ont fait leurs adieux à Sylvie, le marquis, sa femme et Henri se mettent autour d'une table, galamment apprêtée, semée de roses, et où des mets délicats seront servis, en même temps que les laquais



Cliché Mairet. SYLVIE (Mme Réjane) PIERRE TAILLEFER (M. Huguenet)

ACTE III

verseront les vins capiteux. Le marquis, tout en donnant largement à manger et à boire au jeune garçon, qui, après les événements de la journée, a faim et soif, laisse entendre à Sylvie qu'elle pourra reprendre tout à l'heure avec son sauveur la conversation du boudoir. Sylvie ne dissimule ni sa reconnaissance ni son émotion. Le vin de Champagne l'émoustille; la nuit est chaude et voluptueuse. Mais notre Henri ne s'avise-t-il pas de s'endormir, au moment même où Sylvie tiendrait le plus à ce qu'il fût éveillé ?... « Madame, dit le marquis, je sais vivre : en cette extrémité, je dois vous offrir de prendre sa place. » Un sourire sceptique se dessine sur les lèvres de Sylvie. Un peu hésitante, elle veut réveiller le dormeur. Le marquis arrête son bras en lui disant : « J'ai mieux que cela pour l'éveiller ». Il tire une flûte de sa poche, et il s'éloigne, tout en jouant. Sylvie considère Henri un instant, puis, comme entraînée par une force suprême, elle se dirige vers le son de la flûte qui décroît. Pendant que Henri continue de dormir, le murmure de la flûte va vers la petite maison, doux prélude pour des effusions amoureuses, et, cette fois, conjugales. Arrivée sans doute très morale qui nous montre la première curiosité de Sylvie « légalement » satisfaite. Mais la route qui l'y conduisit fut bordée d'apparitions bien licencieuses et la petite flûte du marquis eut des trémolos bien libertins.

Quatre ans après, en 1793, en pleine Terreur, dans un des pavillons de Beauvoisin. Un salon d'où l'on accède de plain-pied à la tribune de l'ancienne chapelle, qui est supposée, par conséquent, en contre-bas. Le salon se ressent de la tourmente. Les

meubles ont été rapportés de-ci et de-là : épaves fastueuses d'un pillage réglé. Nous apprendrons tout à l'heure que la chapelle voisine a été transformée en un grenier à foin.

Il faut croire que le marquis et sa petite flûte ont cessé d'enchanter Sylvie : car elle les a laissés en Allemagne, après avoir obtenu le divorce, et elle est revenue à Beauvoisin, dont elle se croit toujours propriétaire. Elle y retrouve son intendant Taillefer, qui est devenu accusateur public, son fermier, Nicolas Gagnon, que l'administration du domaine a enrichi, et Henri qui s'est enfin réveillé... Aujourd'hui, il est malade et la marquise le soigne avec un dévouement, une tendresse qui ne nous laissent aucun doute sur ses intentions pour le jour où son frère de lait sera complètement rétabli.

Oui, mais le fermier Nicolas Gagnon s'est épris de la « citoyenne », de la ci-devant Beauvoisin et, nettement, franchement, il déclare son amour à Sylvie, qui s'amuse de cette déclaration, mais ne s'en indigne pas. Gagnon insiste. En réalité, il s'est approprié les biens de la marquise : il consoliderait cette spoliation en l'épousant. « Vous avez divorcé, s'écrie-t-il, vous êtes libre... Tous les hommes sont égaux. Je ne suis pas un parti à dédaigner. Bref, je vous veux pour femme.» — « Mon Dieu, dit la marquise, j'ai vu clair et il y a beau temps que je sais ce que vous voulez de moi. Pardieu ! je n'y eusse peut-être pas contredit... Moi aussi, j'ai des principes d'égalité... sur ce chapitre-là du moins et je ne serais pas la première femme bien née qui eût jeté les yeux sur un valet! (Vous retrouvez, n'est-ce pas, la « curiosité » de Sylvie?) Mais, vous épouser, cela serait bouffon !»

Nicolas Gagnon place alors la marquise dans cette alternative peu agréable : le mariage ou la mort. Maître de la commune, il soulève les paysans contre la « ci-devant ». Sylvie a le temps de remarquer parmi les émeutiers un beau soldat — qui n'est autre que le fils de son intendant Taillefer — et, comme elle n'a aucune envie de mourir, elle accepte de devenir la femme de Nicolas Gagnon, bien résolue, d'ailleurs, à fuir le soir même avec Henri : ils rejoindront tous deux les volontaires qui vont à la frontière.

Elle a compté sans son hôte. Nicolas Gagnon entend user de ses droits, résolument, tout de suite. Sylvie cherche à gagner du temps. D'ailleurs, est-ce qu'elle ne l'a pas encouragé, en quelque sorte, dans ces derniers temps ? « Une fille qui a fantaisie d'un homme, c'est tout de même à la campagne comme à la ville. Tu étais sur mes pas, tu tournais autour de moi, tu laissais bâiller ton fichu... » Sylvie lutte, mais mollement. Nicolas veut aller plus loin : il cherche à saisir Sylvie. Elle lui échappe et se réfugie vers la tribune qui donne sur la chapelle — aujourd'hui, je l'ai dit, un grenier à foin. Nouvelle lutte : Nicolas tombe par-dessus la balustrade. Sylvie pousse un grand cri : « Ah !... Nicolas !... Nicolas !... T'ai-je fait mal ?... Nicolas !... Nicolas !... » Chaque appel devient plus doux, plus tendre. Nicolas ne répondant point, Sylvie enjambe à son tour la balustrade, descend l'échelle qui se trouve là et disparaît... Pendant ce temps, le régiment où Henri s'est engagé passe sous les fenêtres du pavillon. Henri est parti sans avoir été rejoint par Sylvie, qui en est, pour l'instant, à sa deuxième « curiosité ».

Seize ans après, en 1809. Le boudoir en rotonde, dont il a été parlé au premier acte, dans l'hôtel de Beauvoisin, rue de Grenelle-Saint-Germain, à Paris. Bien entendu, Sylvie n'est pas restée longtemps Madame Nicolas Gagnon. Elle a divorcé pour la seconde fois, et, devenue dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, elle



Cliché Reutlinger. SYLVIE (Mme Réjane). — ACTE III



Cliché Mairet.
FLORA (Mlle Viorny) ZANIPOLO (M. Bouchard) MARQUIS DE BEAUVOISIN (M. Lérand) CARLINA (Mlle Morlet)

ACTE IV

est rentrée en possession d'une partie de ses biens. Elle arrive précisément des Tuileries — en quelle superbe toilette ! — et elle confie à sa vieille Gertrude, qui ne l'a jamais quittée, que l'Empereur lui a signifié son désir de la voir devenir duchesse de Spalato. Le duc de Spalato est maréchal de France, de son nom Taillefer, et c'est le fils de l'ancien intendant de Beauvoisin. Il a hérité des richesses de son père, qui avait acheté Beauvoisin à Gagnon, devenu depuis fournisseur des armées. Sylvie a dû s'incliner devant la volonté impériale. Elle a quelque temps devant elle pour s'habituer à l'idée de ce troisième mariage, qui doit s'accomplir en Italie. Pour le moment, le maréchal est en Allemagne, et il envoie chercher sa femme par un officier de ses intimes, qui la conduira à Milan, où est le rendez-vous. « Vois-tu, dit Sylvie à Gertrude, les sentiments ont suivi les vicissitudes de la politique. La Terreur a enfanté des passions, le Directoire y a jeté l'anarchie, mais César rétablira l'ordre. Gertrude, mon cœur souhaite un maître. Il me le faut despotique, il me le faut glorieux, en un mot, il me le faut militaire. »

L'envoyé du maréchal se présente. Son nom n'indique rien à Sylvie. Le colonel comte Souberbielle ? elle ne connaît pas. Le colonel Souberbielle, c'est Henri. Quand il entre, Sylvie n'en croit pas ses yeux. « Colonel, dit-elle, j'ai vu bien des choses, la chute de la royauté et de plusieurs gouvernements, l'exécution de mes proches, de mes amis, les victoires du Premier Consul, l'établissement de l'Empire. Ma destinée même n'a pas été moins féconde, j'ose le dire, en surprises et en péripéties, et je ne croyais pas que rien fût encore de taille à m'étonner. Eh bien, vous venez de me causer le plus fort saisissement que j'aie eu de ma vie. »

Ils vont donc voyager de compagnie. Et, ma foi, sans aucun scrupule, ils s'apprêtent à voyager agréablement.

> Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
> De combien de plaisirs ils *vont payer* leurs peines.

Patatras !... Voilà qu'au moment où la scène du « boudoir » allait reprendre après vingt ans, le maréchal Taillefer, duc de Spalato, se présente en personne. Il n'a pu y tenir. Il était plus libre qu'il ne croyait. Il a fait atteler, et le voilà !... Il est superbe, le maréchal : haut de taille, chamarré, doré, couvert de décorations ; il a le verbe et le rire sonores, la plaisanterie grasse. Ce n'est pas dans les salons qu'il a fait sa carrière, mais sur les champs de bataille, à travers l'Europe. Au bout de quelques minutes d'entretien, le maréchal émet la prétention de loger dans la maison de sa fiancée ; celle-ci préférerait que son futur mari demeurât en face, à l'hôtel du *Bon La Fontaine*. Elle lui propose cette combinaison, qui n'est point du goût du maréchal.

Pierre-Brutus-Napoléon Taillefer estime que la dame d'honneur de l'impératrice Joséphine met peu d'empressement à exécuter les ordres de l'Empereur. Il se monte ; il se fâche. Tellement qu'à la fin, exaspéré par les résistances de Sylvie, il lève la main comme pour la souffleter. Il s'arrête, un peu penaud, en disant : « Voilà..., si vous continuez..., ce que je ferai ! » Et Sylvie, radoucie, matée, de répondre : « Eh bien, Monsieur, vous aurez peut-être raison ! » Elle donne des ordres pour que le maréchal couche dans la maison. Quant à elle, elle ira aux Tuileries pour son service. « Toute la nuit ? » demande le maréchal. « Toute la nuit. » La colère du maréchal reprend



PIERRE TAILLEFER (M. Huguenet) — MARQUIS DE BEAUVOISIN (M. Lerand) — SYLVIE (Mme Rejane) — NICOLAS GAGNON (M. Maury)

ACTE IV



Cliché Reutlinger. SYLVIE (Mme Réjane) (ACTE IV)

de plus belle. « Ah! vous couchez aux Tuileries!... Vous allez voir, si vous couchez aux Tuileries! — Mais l'Impératrice?... — Je m'en f.... » Et il pousse Sylvie dans la berline qui est encore en bas. C'est un enlèvement *manu militari*. Sylvie est domptée et ravie tout à la fois... C'est une troisième curiosité qu'elle va satisfaire, tandis que Henri dort — il n'a pas de chance, ce pauvre Henri — dans la chambre bleue ou jaune de l'hôtel Beauvoisin.

Tout cet acte est vif, gai, alerte. Les précédents, dans leurs complications sentimentales, raffinées, traînent un peu. Celui-ci marche et court tambour battant.

Le dernier acte nous mène à Venise. Un palais transformé en auberge. C'est le carnaval. Les masques folâtrent et rient. Par les fenêtres ouvertes, on aperçoit le Grand canal, que sillonnent les gondoles ; les palais illuminés se reflètent dans ses eaux transparentes. Les sérénades se répondent. Nuit de plaisir, nuit vénitienne.

Le maréchal et Sylvie débarquent. Mais voyez comme le hasard fait bien les choses. Parmi les soupeurs, Sylvie rencontre inopinément ses deux premiers maris, le vieux marquis de Beauvoisin, qui cherche des « sensations » inédites, et Nicolas Gagnon, qui, ayant réalisé une grosse fortune comme fournisseur aux armées, se donne du bon temps aux bons endroits. Sylvie commence par les intriguer l'un et l'autre ; puis elle se fait reconnaître, et, comme elle est déterminée à tromper, sans tarder, son mari et maréchal, elle donne à chacun de ses premiers maris un rendez-vous pour la nuit même...

Cependant, ces trois maris, qui voulaient se tromper l'un l'autre, seront trompés, tous à la fois, par Henri, qui a suivi le couple Taillefer de Spalato et qui survient... après quelques jours de retard, naturellement. Toujours malchanceux, ce pauvre Henri!... Il manque la diligence, il rate le coche, il échoue avec le bac. Enfin, ses malheurs sont finis. C'est lui que Sylvie a toujours aimé (?) : tandis que le vieux marquis fait résonner au loin sa petite flûte, que Gagnon trépigne, sans doute, dans sa chambre, et que le maréchal maugrée dans la sienne, Sylvie se serre contre Henri. « Tiens-moi, mon amant, tiens-moi bien fort, que je ne m'échappe point... Tu vois bien que nous avons toujours vingt ans et que c'est le 14 Juillet!... La Bastille est prise!... La pièce pourrait s'appeler « *Vingt ans après* ou *la Patience récompensée* », et c'est de cette façon que se terminent les « curiosités » de Sylvie.

L'œuvre nouvelle, de M. Abel Hermant, a trouvé, au Vaudeville, une interprétation faite pour la mettre en valeur. Sylvie, c'est Madame Réjane, et il ne nous paraît guère possible d'être plus fine, plus spirituelle, plus malicieuse, plus « curieuse d'amour ».

Les trois maris sont successivement représentés par M. Lérand (le marquis), sceptique et dédaigneux; par M. Maury (Nicolas Gagnon), rude, énergique, « nature », par M. Huguenet (le maréchal duc de Spalato), admirable de rondeur, de franchise, de turbulence militaire. M. Huguenet fut la joie du troisième acte :

Comme il sonna la charge, il sonna la victoire.

M. Henry Burguet joue avec beaucoup de tact le rôle difficile, presque ridicule de Henri. Il faut citer aussi Madame Cécile Caron, amusante dans le rôle de Gertrude, Madame Darcourt (la comtesse de Guerlande), MM. Nertann (le chevalier) et Numès (Taillefer). En vérité, le théâtre du Vaudeville ouvrit à nos yeux, pendant quelques semaines, un album bien joli.

ADOLPHE ADERER.

Cliché Boyer

JACQUES HERBAULT (M. Dubosc) — HÉLÈNE HERBAULT (Mlle Rolly)

ACTE Ier

GYMNASE DRAMATIQUE

La Bourse ou la Vie

COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX DE M. ALFRED CAPUS



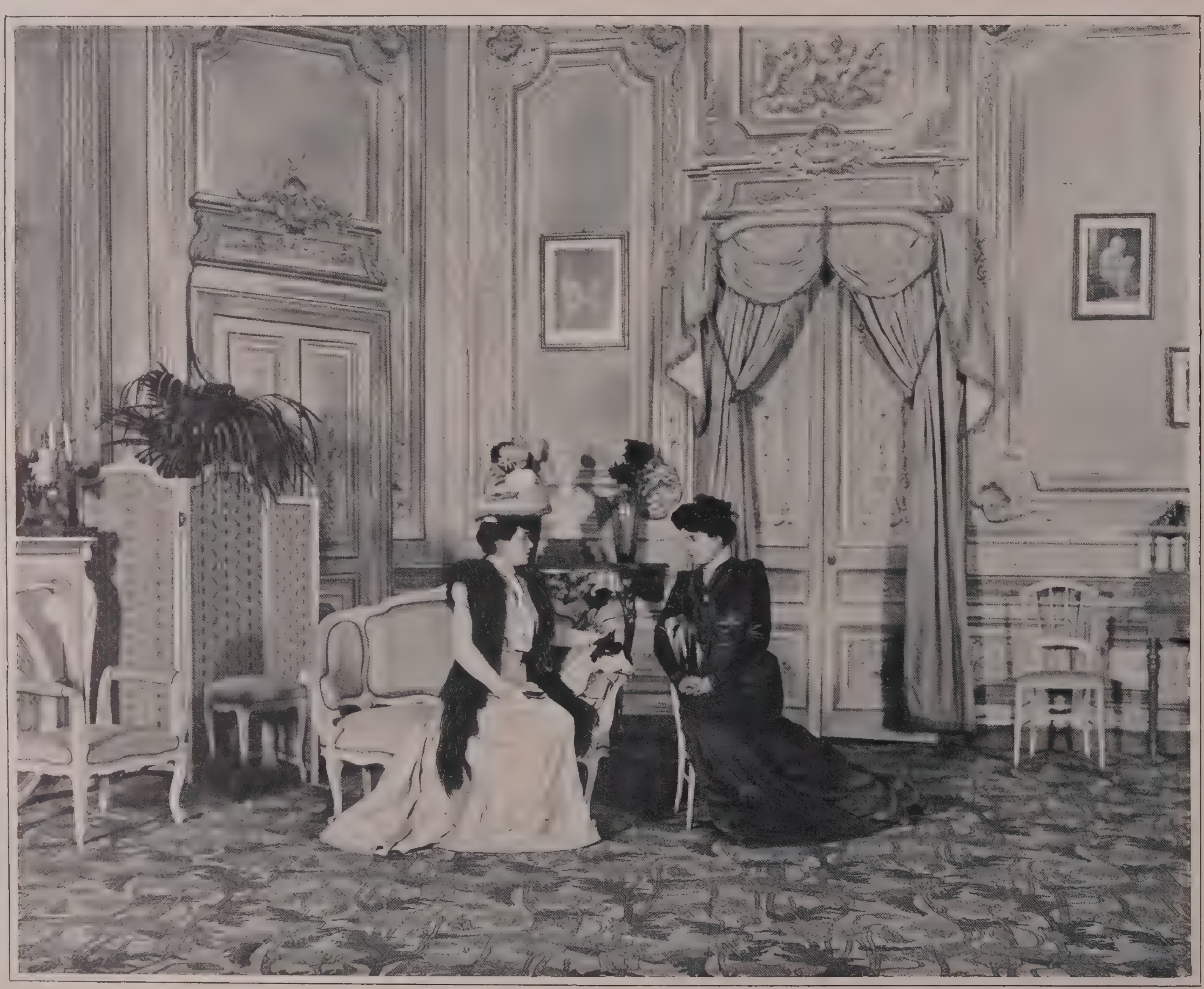
'ÉTAIT-CE pas jouer la difficulté que de mettre à la scène l'irritante et douloureuse question d'argent, de vouloir nous faire rire avec ce qui rappelle à la plupart la lutte incessante pour le *paroistre*, les petites misères quotidiennes de la vie, les marchés dupes, de l'angoisse des lendemains qui s'aggrave d'année en année ?

Le titre même de la pièce : *La Bourse ou la Vie*, n'avait-il pas quelque chose de sinistre, ne ressemblait-il pas à la sommation brutale d'un professionnel à rouflaquettes au coin d'une rue solitaire, vers des minuits de neige et de brume où les agents se tiennent prudemment au chaud ? Ne faisait-il pas songer amèrement à la forêt de péril qu'est devenue Paris depuis que les brasseurs d'affaires y tiennent le haut du pavé ? N'évoquait-il pas avec un son lugubre de glas les perpétuelles déceptions du pauvre Monsieur Gogo, mouton placide dont la laine repousse toujours, même lorsqu'il fut tondu jusqu'à l'os, les kracks qui jalonnent le déclin du Vingtième comme de stèles funèbres ?

La satire, lorsqu'elle vise certains types que nous connûmes sur le boulevard et ailleurs, qui explorèrent les poches d'autrui avec une dextérité surprenante, qui surent vider les bas de soie aussi bien que les bas de laine, Mercadets subtils, soignés, travestis en Don Juan, et finirent par le suicide classique, disparurent du programme dans des sanglots de maitresses clémentes, et des injures haineuses de camarades à jamais ruinés, peut-elle garder jusqu'au bout le ton léger, impertinent, ironique de plaisanterie, ne cingler qu'à peine d'une chiquenaude, preste et leste, n'égratigner qu'a fleur de peau ? Ne risque-t-elle pas de s'alourdir et s'assombrir, d'avoir un arrière-goût de fiel, d'im-

portuner, de mettre en fuite les nombreux qui demandent au théâtre des digestions faciles, de l'oubli éphémère, du plaisir sans conséquence bien plus qu'une oiseuse leçon de morale, que le rappel des heures mauvaises, que des secousses d'émoi mal dosées ?

Mais le philosophe charmant et résigné qu'est M. Alfred Capus, le Parisien indulgent qui ne saurait voir la vie en noir derrière son monocle, s'indigner sérieusement, qui sourit des grands mots et des grands gestes, qui observe les ridicules et les tares de ses contemporains avec comme le parti pris d'accorder des circonstances atténuantes, de ne se faire aucune bile, d'être, au moins en apparence, continuellement de bonne humeur, l'écrivain verveux dont l'esprit jaillit de source, abondant, limpide, ne sent pas, comme chez d'autres, l'effort laborieux, le caquet de salon ou de couloir, le placage adroit, le moulin à épices, le souci de dilater les rates aux passages difficiles, pétille et mousse comme du vin nouveau, dont le dialogue alerte donne l'impression d'une partie de lawn-tennis où les joueurs ne laisseraient pas une seule fois la balle retomber à terre, s'égarer hors des limites, dont les mots viennent toujours à point, n'étonnant



Cliché Boyer.

PERVENCHE (Mlle Ryter) HÉLÈNE HERBAULT (Mlle Rolly)

ACTE Ier

et ne détonnant pas, rebondissant, éveillant aussitôt comme un écho, augmentant le relief des personnages, a louvoyé adroitement au milieu des écueils où il eût été si facile d'échouer.

Agrémentée de fantaisie, esquivant les situations pénibles, récréative du commencement à la fin sans jamais tomber dans la caricature bouffonne, teintée à peine de réalité comme ces crayons que l'artiste rehausse d'un peu d'aquarelle, traversée par des masques aimables et drôles qui ont le rare mérite de ne paraître ni inutiles ni encombrants, de vous remémorer tel ou tel que l'on coudoie ou que l'on a coudoyé plutôt que d'artificiels et vieillots fantoches usés du répertoire, égayée par tout un remuement de jolies petites femmes et d'adorables toilettes qui sont le plaisir des yeux, enlevée au pas de charge par une jeune troupe improvisée qui semble avoir fait la gageure de prouver qu'une bonne pièce peut aller aux étoiles — sans étoiles — la comédie qui manqua d'être représentée aux Variétés et que le Gymnase a eu l'heureuse idée de recueillir et de mettre dans ses meubles tiendra certainement l'affiche au delà des jours moroses de pénitence et de carême.

Le clos Meilhac, qui était à l'abandon et en friche, passe dans les mains d'un autre vigneron, d'un jeune, et nous promet d'aussi belles vendanges qu'aux meilleures années.

Gaudeamus, comme disait l'autre.



Cliché Boyer.

PLESNOIS (M Baudoin) — JACQUES HERBAULT (M. Dubosc) — Mme PLESNOIS (Mlle Lucie Girod) — MOLINEUF (M. Noïzeux) — LE HOUSSEL (M. Gémier)

ACTE Ier

Si vous aimez les quiproquos embrouillés comme un peloton de laine avec quoi s'amuserait un jeune chat, les courses de porte en porte où les personnages ont l'air d'avoir la danse de saint Guy, les polissonneries compliquées qu'enveloppe une mise en scène somptueuse, les thèses à dormir debout où les tirades succèdent aux tirades ainsi qu'au prêche, s'il vous faut, pour être satisfait, du drame effrayant, des histoires hyperboliques, nébuleuses, du scandinave ou du chinois, vous ne serez pas ici, j'aime mieux vous en prévenir, servi selon vos goûts.

La petite aventure parisienne que M. Alfred Capus a découpée en quatre actes est simple autant que claire, vaut surtout par les détails, commence et s'achève dans la joie suprême du Rire.

Jacques Herbault a pour femme une délicieuse petite toquée qui l'adore de tout son cœur, qui ne songe qu'à être de plus en plus alliciante pour l'enchanter davantage, se laisse vivre au jour le jour dans une sorte de griserie, n'aime l'argent que pour le prodiguer des deux mains, n'eut jamais dans sa cervelle d'oiseau l'apparence d'une idée pratique. Ils semblent avoir été créés l'un pour l'autre. Ils sont tous les deux pareillement légers, pareillement faibles, pareillement insoucieux de l'avenir. Lui ne voit pas plus loin que les cheveux de soie blonde, que les grands yeux tendres, que les lèvres câlines, que le bout du nez un peu retroussé d'Hélène et il ne sait rien lui refuser. Pas de ménage plus heureux et plus fou. Il leur serait aussi difficile d'établir le compte de leurs dépenses que de dire combien de fois ils se sont embrassés dans un après-midi. Tant et si bien que le notaire de la famille, un brave notaire de province, finit par leur crier casse-cou, par les avertir qu'ils n'ont plus désormais en tout et pour tout qu'une maison des champs et quelques arpents de terre dans le Limousin. Coup de cloche qui sonne le départ, qui annonce les mauvais jours.



BRASSAC (M. Galipaux) — EMMA BROQUET (Mlle Sylvia Daunis) — LÉONIE BROQUET (Mlle Léry) — OSCAR (M. Frédal)

ACTE II

« Nous sommes dans la purée, ma chérie », dit Jacques d'un ton navré à Hélène, qui n'a pas plus l'air de comprendre que s'il lui parlait hébreu. Et la preuve, hélas ! ne s'en fait pas attendre. La femme de chambre a apporté la note de la modiste, une malheureuse petite facture de quinze louis. Et ces trois billets bleus qu'il cherche en vain dans son portefeuille et ses tiroirs, qu'il ne sait où trouver, le décavé les emprunte, séance tenante, au groom du cercle, un jeune drôle qui vient de lui apporter une mauvaise réponse de « tapeur » récalcitrant.

Ah ! la jolie scène où le gamin précoce explique froidement, d'une voix grasseyante, la combinaison qu'il a trouvée pour faire fructifier à cent pour cent ses économies et arriver, un jour, à


Cliché Boyer. BRASSAC (M. Galipaux) JACQUES HERBAULT (M. Dubosc)
ACTE II

être soi-même le tenancier de quelque cagnotte et où Madame Herbault regarde à la dérobée le visage grimaçant de son mari, se mordille les lèvres pour ne pas pouffer de rire!

La fatale crise est arrivée.

Les voilà réduits aux expédients, ces fâcheux expédients qui précèdent la grande dégringolade. Il s'agit d'être sérieux maintenant, de prendre aussitôt une résolution énergique, de faire la part du feu. Et tout doucement, tout timidement, il s'efforce à assagir la gentille poupée, à lui persuader qu'ils doivent tirer leur révérence à la grand' ville, s'en aller planter leurs choux dans cette bonne et tranquille province où ils ont encore le gîte et le couvert. Elle fait la moue, fronce les sourcils, se cabre comme s'il lui proposait quelque chose d'invraisemblable et d'inouï. Quitter Paris, s'enterrer à la campagne, à leur âge. Ah! non! tout plutôt que cela! Et Jacques hoche la tête, flegmatique, sachant trop qu'il lui est impossible de la contredire, d'affirmer sa volonté, se contente de frôler moqueusement du bout de l'ongle le front de la rebelle, de murmurer :

« Ma petite, tu n'as pas encore compris, soit! Ça finira mal, tu verras bien que ça finira très mal! »

Quelques amis fréquentent assidûment le logis du bonheur.

Ce sont M. et Madame Plesnois, le financier millionnaire Le Houssel et Molineuf, un cercleux ridicule, usé jusqu'à la corde, aux mèches teintes, collées par le cosmétique sur un crâne dégarni, aux innombrables rides qui attestent de longs états de service aussi bien chez la dame de pique que chez la dame de cœur. Pour l'instant, quoique ayant tous les droits à la retraite et attendant au bord du fossé la sinécure promise, il est du dernier mieux avec Madame Plesnois, ce que M. Plesnois, quoique charitablement averti, s'entête à trouver absolument invraisemblable.

Le Houssel, parvenu doré sur tranches, a longtemps considéré que l'on n'en avait vraiment pour son argent qu'avec les amuseuses de marque et de profession, et n'a jamais dépassé les limites de Cythère. Mais la joliesse séductrice, la grâce troublante, l'entrain espiègle de Madame Herbault l'ont converti à d'autres idées. Il l'aime et il enrage de l'aimer, d'être gauche et sot comme un écolier à sa première fredaine, de ne savoir comment lui révéler son secret et la tenter. Et son embarras n'échappe pas au vieux sondeur Molineuf, qui le raille et lui conseille de renoncer à une partie perdue d'avance.

Cependant, Hélène, qui n'a d'autre pensée à présent que d'échapper à l'émigration obligatoire, à l'exil, objurgue et relance son mari découragé :

« Pourquoi, insinue-t-elle, ne te referais-tu pas à la Bourse, comme Le Houssel?

— Mais je n'y connais absolument rien, ça n'est pas mon affaire, puis je n'y ai aucune relation!

— Ah! si tu connaissais seulement Brassac, Brassac à qui tout réussit, Brassac dont tout le monde parle, s'il consentait à te conseiller, à te mettre dans son jeu! »

Justement le Brassac souhaite d'être reçu au cercle. Puisque Jacques est du comité, qu'il y fait la pluie et le beau temps, ne pourrait-il s'entremettre pour que les autres ne blackboulent pas le candidat, en faire ainsi son obligé? Le Houssel et Molineuf l'en dissuadent, daubent sur le spéculateur véreux et inquiétant.

Que faire?

Hélène se désole lorsque le hasard, qui fait quelquefois très bien les choses, lui envoie une ancienne camarade de pension, qu'elle a revue, la veille, dans un magasin. Elle rougit sous sa voilette, la petite amie, s'empêtre dans ses phrases, paraît avoir un poids lourd sur la conscience. Et comme affectueusement, Madame Herbault la questionne, lui demande si elle est mariée,


Cliché Boyer. BRASSAC (M. Galipaux) LA COMTESSE (Mlle Roggers)
ACTE II

elle aussi, baissant les yeux, l'autre balbutie que non, mais que pourtant elle n'est pas jeune fille, qu'elle a tourné plutôt à gauche, du mauvais côté, que ces messieurs l'ont baptisée : Pervenche. Une cocotte, quoi. Mais qu'Hélène ne lui jette pas trop vite la pierre, ce n'est pas tout à fait de sa faute. Le premier qui la débaucha lui avait promis de l'épouser. Elle a eu la faiblesse de le croire. Depuis lors elle continue à courir après le mariage. Les hommes sont si menteurs et si canailles. Hélène la laisse parler, ne l'écoute plus que distraitement. Et voici qu'elle dresse l'oreille. Pervenche a prononcé le nom de Brassac, Brassac qui s'est engagé, comme ses prédécesseurs, à la conduire à l'autel, Brassac qui a la chance pour lui, qui gagne tout ce qu'il veut, qui est en train de lui préparer une dot d'héritière, etc., etc. M. Herbault devrait faire sa connaissance, lui demander des « tuyaux ». Brassac est si bon garçon. Il serait ravi de leur être utile.

Et Hélène met bien vite, fiévreusement, son mari au courant de cette visite providentielle, lui narre l'entretien dans ses



Cliché Boyer. Mme PLESNOIS (Mme Lucie Girod) — MOLINEUF (M. Noizeux) — PLESNOIS (M. Baudoin) — HÉLÈNE HERBAULT (Mlle Bolly) — HERBAULT (M. Dubosc) — LE HOUSSEL (M. Gémier)

ACTE III

moindres détails, s'échauffe, prend la défense de Pervenche.

« A tout prendre, dit-elle, logiquement, autant vaut une jeune fille qui a des amants et court après un mari, qu'une femme qui a un mari et court après des amants ! »

Et cette bonne pâte d'Herbault consent enfin à ne pas souffler sur le château de cartes qu'a bâti déjà la chère étourdie, soupire entre deux baisers :

« Tout ça finira mal ! »

Tel est le premier acte, et je n'en sais pas de meilleur, de mieux construit, de plus spirituel dans tout le théâtre d'hier et d'aujourd'hui.

Ce Brassac qui a triplé les étapes pour toucher au but, qui sort on ne sait d'où et de quoi, qui donne des coups d'épervier fructueux dans toutes les eaux troubles, qui amuse et empaume les petites femmes de son bagout intarissable de charlatan, qui se blague et s'accuse soi-même, qui va avec une pirouette clownesque au-devant des injures et des horions, qui porte beau et tutoierait le pape et l'impératrice Victoria, cette machine à poignées de mains qui s'accroche aux jupes et les entraîne dans son sillage et son tapage, ce batailleur fanfaron et malin qui a pris pour devise : *Excelsior*, qui rêve de monter toujours plus haut, dût-il un jour s'effondrer et se casser les reins, qui sentimentalise à l'occasion, ce champignon vénéneux qui pousse sur le fumier de Paris, nous le vîmes, naguère, surgir, combattre et disparaître, et sa silhouette familière, ses larges épaules carrées, sa barbe rousse, son profil busqué d'Iscariote, me hantaient

devant la poitrine étriquée, les jambes grêles, la figure bouffonne et simiesque de M. Galipaux.

Intermède de fantoches, procession froufroutante de petites femmes, banque machinée comme un décor de féerie où, en face de la caisse, est installé un bar du plus moderne style. Une des idées du novateur Brassac. Lorsque la caisse ferme, on tire un rideau, le bar s'ouvre propice aux entretiens faciles, aux conclusions de marchés, aux derniers assauts de quelqu'un qui se



Cliché Boyer.

JACQUES HERBAULT (M. Dubosc) HÉLÈNE HERBAULT (Mlle Rolly)
ACTE III

défend et se méfie, et c'est le caissier, un nommé Pigoche, que personnifie à miracle M. Janvier, une façon de Diogène, qui ne s'illusionne plus, que son ancien condisciple a recueilli sous les ponts, un raté du dernier modèle, qui remplace sa redingote par la veste blanche du barman et confectionne les cocktails au champagne et les *pick-me-up* comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Brassac a mis aussitôt le grappin sur Herbault. C'est l'homme du monde, le clubman chic qui est reçu partout, qui inspire la plus entière confiance, dont il avait besoin pour masquer ses

dépister les poursuites, vient chercher asile chez le sculpteur, dont la discrétion d'artiste lui a inspiré confiance. Pour compliquer encore la situation, Pataklès arrive inopinément et retrouve la colombe qu'il croyait sous cage: la coupable ne s'en tirera pas sans conditions cette fois. Ce n'est pas tout, quand la commission des Beaux-Arts, dont Pataklès, en sa qualité de banquier, est président comme de juste, arrive pour voir l'œuvre nouvelle de Scopas et que celui-ci lève le rideau et montre la fameuse statue, Bacchis bondit comme une panthère en fureur, saisit un marteau et casse les deux bras de la Vénus! Consternation générale... Cypris, cause involontaire de la catastrophe, s'éprend tout de bon de l'infortuné Scopas (c'est toujours cela), mais rentre avec Pénélope dans son temple de Vesta, de peur de la sentence qui frappe la Vestale qui découche.

C'est aux portes de ce temple que le troisième acte nous mène. Les jeunes prêtresses font la vie dure à ce tyran d'Adolphos, mais l'espoir, il est vrai, nous console : pour celui-ci, l'espoir d'apprivoiser ses colombes; pour les colombes, l'espoir de s'envoler. Entre temps arrive Pataklès. Il est un peu changé. Au second acte, il avait vu, presque aussi bien que nous, que son inflammable Pyrogena le trompait. Or, il s'était figuré, en sa candeur, que si Pyrogena était de glace à son égard, c'est que son nom était au rebours de la vérité. Puisqu'il n'en est rien, il a juré de la reconquérir, et, ma foi, le moyen est plaisant. Il sait qu'elle va venir avec Diogène en ce temple (Pyrogena n'aime les rendez-vous que dans les endroits défendus). Il emprunte une robe d'augure à son ami Adolphos; il lui emprunte même un tonnerre de Jupiter Olympien, et quand Pyrogena arrive, il lui dit ses vérités en une voix évidemment surnaturelle. Pyrogena, peureuse, mais d'ailleurs séduite, lâche Diogène et court implorer son pardon dans les bras de Jupiter. Diogène reste béjaune et le mari triomphe.

Quant à nos amis Scopas et Cypris, rien de plus simple. Ce temple a des murs faciles à franchir: Scopas y vient roucouler avec sa belle. Bacchis d'ailleurs a des remords et s'emploie pour eux. Tout finit par la confusion d'Adolphos, dont les autorités ont percé la fausse qualité et les appétits immoraux, et tout le monde se réconcilie, se marie ou s'embrasse.

Je n'ai pas assez parlé de la musique: elle mériterait mieux pourtant qu'un mot hâtif. Si les pages burlesques manquent de ce relief de haut goût, style Offenbach, qu'il leur faudrait, les musiciens se rattrapent par l'élégance et la grâce des pages de sentiment. En plus d'une on retrouve l'auteur de *la Mégère apprivoisée* notamment. Scopas et Cypris ont plusieurs gracieux duos (celui du premier acte, avec le récit de Vénus sortant de l'onde, rappelle *la Basoche*, et celui qui termine le second acte a un bien joli accompagnement), et chacun d'eux des couplets tantôt aimables, tantôt d'un comique assez piquant. Plusieurs chœurs ou ensembles ont plu par un tour délicat et harmonieux.

J'ai dit que l'interprétation contribuait pour sa bonne part au succès. Non qu'il y ait beaucoup de voix. En réalité M. Piccaluga (Scopas) en a seul, comme seul il sait chanter et dire; aussi bien est-il peu d'artistes, sur aucune scène, qui le dépassent en ceci. Mais M. Guyon est d'un comique achevé dans Pataklès. Mais Mademoiselle Riva a de la verve et une fraîche jeunesse dans Cypris; Mademoiselle Janney est la plus délicieuse petite vicieuse qu'on puisse voir, en Pyrogena, avec une finesse originale et comme serpentine très curieuse; Mademoiselle Marquet est d'une beauté presque grecque dans Bacchis; Mademoiselle Dufay, avec un physique qui pourrait être ingrat, donne un étonnant relief à l'opulente Pénélope. Enfin, MM. Bourgeois, augure à la fois croquemitaine et égrillard, Jannin, Diogène précieux et nigaud, et Poggi s'acquittent des autres rôles comme s'ils y croyaient.

HENRI DE CURZON.



Cliché Chabrier.

PYROGENA (Mlle E. Janney)

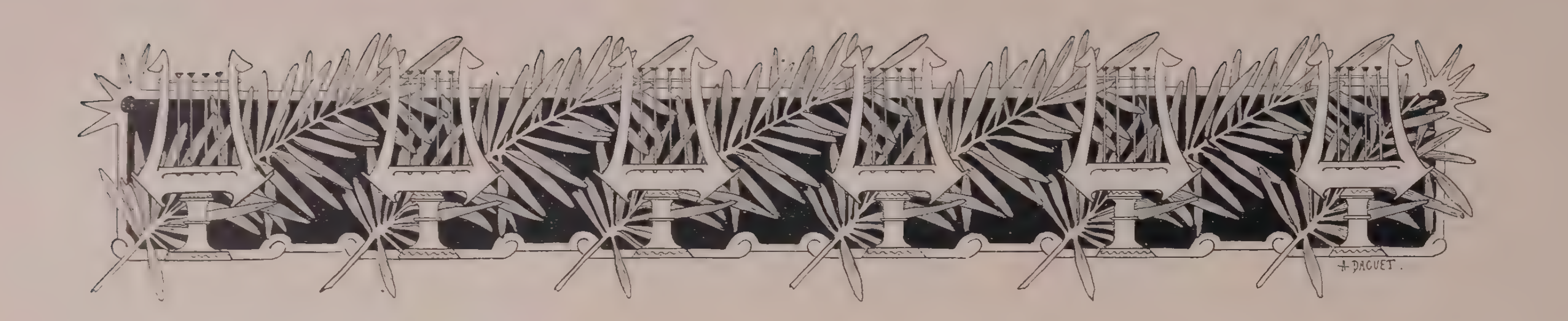


Cliché Reutlinger.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

LES PETITES VESTALES

Mlle G. Riva. — Rôle de *Cypris*



LES THÉATRES LYRIQUES

Grande nouvelle : Paris compte un théâtre de musique de plus... Chaque fois que nous voyons s'ouvrir un Opéra-Populaire ou un Théâtre-Lyrique, en quelque endroit que la tentative ait lieu, que ce soit sur le boulevard même ou tout près du canal Saint-Martin, nos vœux de succès sont acquis d'avance aux directeurs qui tentent cette entreprise hardie et qui, avant même de commencer, ont déjà dû se donner beaucoup de peine afin de tout mettre en train, de réunir les capitaux nécessaires, de composer une troupe et de mettre en mouvement cette énorme machine qui s'appelle une exploitation théâtrale. Aussi M. Émile Duret, l'ancien administrateur de l'Opéra-Comique, est-il entouré des sympathies générales dans sa double entreprise d'Opéra et de Comédie populaires, l'un au Théâtre de la République, l'autre aux Folies-Dramatiques, et l'ouverture du premier de ces théâtres a-t-elle été vue avec plaisir par nombre de jeunes compositeurs qui pensent trouver là, un jour, le débouché après lequel ils soupirent et qui, du reste, ne sera jamais assez large pour qu'ils y passent tous à la fois.

Le nouveau théâtre de musique, à tout bien peser, semble avoir des chances plus sérieuses de vivre que n'en avaient ses aînés, et le directeur, tout de suite, a voulu frapper un coup en rejouant un ouvrage oublié d'un compositeur célèbre, en même temps qu'il montait, pour varier son affiche et occuper les lendemains, des opéras chers au public, comme *Paul et Virginie* et *Zampa*. M. Émile Duret a donc joué sa première grosse partie en reprenant ce grand opéra de *la Reine de Saba*, pour lequel l'Académie de Musique elle-même, autrefois, avait dû restreindre ses efforts et demander des coupures à l'auteur. Il y avait dès lors, de la part du directeur, un réel courage à vouloir ressusciter cet ouvrage et à le représenter avec ce tableau redoutable de la Fonte de la Mer d'airain, que l'Opéra d'il y a quarante ans s'était jugé impuissant à réaliser : était-ce bien, comme on l'a dit, par crainte des chances d'incendie, ou, tout simplement, par peur de frais excessifs ?

La Reine de Saba, qui parut à l'Opéra le 28 février 1862, près d'un an après l'échec retentissant du *Tannhæuser*, est un des ouvrages les moins fortunés de Gounod, comme tous ceux, d'ailleurs, qu'il fit représenter dès l'origine sur notre première scène lyrique. Après *Sapho*, qui avait eu cinq représentations, et *la Nonne sanglante*, qui en avait eu onze,

Cliché Reutlinger.

Mme DELNA. — Rôle de Carmen



Cliché Desgranges (Aix-les-Bains)

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

MANON

Mme Landouzy. — Rôle de *Manon*



Cliché Reutlinger.

M[me] DELNA

DU THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Rôle de *Carmen*

la Reine de Saba alla jusqu'à quinze. C'était un progrès, mais si misérable et qui répondait si mal à l'attente de Gounod (car il avait fondé grand espoir sur cet opéra, frère cadet immédiat de *Faust*), qu'il en ressentit un grand chagrin et se mit à voyager pour distraire ses tristes pensées. Il alla d'abord à Bade, puis en Italie, en Provence, d'où il devait rapporter le livret de *Mireille*, et comme quelqu'un s'étonnait de le rencontrer, triste et morose, dans ces pérégrinations : « Oui, répondit Gounod, je voyage à la suite d'un deuil de famille. » — « Vous avez donc perdu quelqu'un des vôtres ? » — « Hélas! j'ai vu disparaître une femme que j'avais beaucoup aimée : la Reine de Saba. »

Cette femme, que l'auteur de *Faust* avait aimée d'un amour malheureux, aurait pu difficilement vivre, il faut bien l'avouer, et son trépas n'avait rien qui pût surprendre les indifférents. Et d'abord le poème de cet opéra, bien qu'il provînt d'une poétique fantaisie de Gérard de Nerval, était tout à fait malencontreux, ennuyeux et vide. Il s'agit là d'une passion violente dont s'éprend Balkis, la reine de Saba, au milieu d'une visite qu'elle rend à Soliman, pour un chef d'ouvriers, un artiste de Tyr appelé Adoniram, qui commande à des milliers de travailleurs et crée toutes les merveilles dont le roi Soliman veut enrichir la ville et le temple de Jérusalem. Adoniram, malgré le pouvoir quasi surhumain dont il dispose, étant de la lignée des génies du feu, des fils de Tubalkaïn, ne réussit pas, c'est vrai, à réaliser le chef-d'œuvre qu'il espérait fondre en présence de Balkis et de Soliman, et s'il échoue dans la fonte d'une énorme vasque qu'il appelait fièrement la Mer d'airain, c'est par suite de la traîtrise de trois ouvriers dont il a repoussé les réclamations arrogantes. Mais cet échec n'influe en rien sur l'amour de la Reine, et elle s'enfuirait avec Adoniram, après avoir repris l'anneau de fiançailles qu'elle avait donné à Soliman, si les trois traîtres, qui ont commencé par dénoncer les amours de leur maître à Soliman, n'allaient l'attendre, au milieu d'un orage épouvantable, dans la vallée du Cédron où il a donné rendez-vous à Balkis, et ne le frappaient à mort. Balkis accourt, éperdue, et assiste à la transfiguration de son amant qui remonte, triomphant, aux régions du feu éternel, aux côtés de son ancêtre Tubalkaïn.

Peu après la représentation de *la Reine de Saba*, Berlioz écrivait à son ami Auguste Morel : « Je cherche à soutenir un peu ce malheureux X (Gounod), qui vient de faire un fiasco comme on n'en vit jamais. Il n'y a rien dans sa partition, absolument rien. Comment soutenir ce qui a ni os ni muscles? Et pourtant il faut que je trouve quelque chose à louer. Le poème est au-dessous de tout. Cela n'a pas l'ombre d'intérêt ni de bon sens. Et c'est son troisième fiasco. Eh bien ! il en fera un quatrième. » Le fait est que l'article de Berlioz, à part quelques petites pointes trop fines pour que le musicien dût même les sentir, est rédigé d'un bout à l'autre avec bienveillance et bourré de ces louanges vagues et peu compromettantes pour qui les accorde, mais toujours agréables pour celui qui les reçoit. L'auteur de *la Damnation de Faust*, si fort irrité qu'il fût d'avoir vu passer *la Reine de Saba* sur notre première scène lyrique avant ses chers *Troyens*, qui n'y devaient jamais débarquer, loue chez son jeune confrère la conscience, le savoir, la connaissance de toutes les ressources de son art, le sentiment juste des convenances dramatiques, l'instinct de l'expression, la jeunesse, etc... Du diable, avouez-le, si l'heureux Gounod, en savourant ces doux compliments sans épines, put se douter des véritables sentiments du maître et de ce qu'il pensait, au fond, de *la Reine de Saba !*

C'est dans sa lettre à Auguste Morel, et non pas dans son feuilleton du *Journal des Débats*, que Berlioz a dit vrai. La partition de Gounod, gonflée et soufflée comme toutes celles qu'il écrivit expressément pour l'Académie de musique, en s'efforçant de grossir son inspiration tendre et poétique, ne renferme que peu de pages où se retrouve la séduisante personnalité de l'auteur. Il est resté quelques débris de cet opéra dans les concerts, comme le double chœur des Juives et des Sabéennes, d'une touche si délicate ; comme le grand air d'Adoniram, précédé d'un récitatif bien frappé : *Faiblesse de la race humaine*, ou comme celui de Balkis : *Plus grand dans son obscurité ;* ce sont là, sans oublier le grand air de Soliman, pages chères aux élèves des classes de chant, au Conservatoire. Mais, le tout est mal charpenté, cela n'a ni os ni muscles, comme le disait Berlioz entre amis, et la partition n'a pas été longue à s'effriter.

Aujourd'hui, Gounod est mort, le temps a passé sur son opéra, le renom du musicien ne peut pas souffrir du plus ou moins de succès que remporterait une œuvre en réalité très inférieure, et la critique n'est plus tenue, dès lors, aux mêmes ménagements que Berlioz en face de cette pauvre *Reine de Saba*. L'intérêt était mince de la revoir à la scène et lorsqu'il y a déjà plus d'une page marquée par le temps dans les meilleurs opéras du maître, il aurait été bien surprenant qu'un de ses ouvrages les plus faibles échappât à la loi commune et dût grandir à mesure que les années s'accumulaient sur lui. Il y a donc gros à parier que la reprise actuelle ne changera rien aux destinées définitives de cet ouvrage, et que la période relativement la moins malheureuse de *la Reine de Saba* aura été le temps où quelques scènes d'Allemagne et de Belgique lui firent un accueil convenable, presque chaleureux, après la déroute essuyée à Paris. Mais que ce temps est déjà loin de nous !

L'exécution de *la Reine de Saba* à l'Opéra-Populaire n'est pas à dédaigner dans son ensemble, et il faut, avant tout, rendre justice au zèle, au talent que déploie M. Henri Büsser à la tête de l'orchestre : c'est grâce à lui que la troupe instrumentale et chorale montre une certaine cohésion, trop rare, ordinairement, dans les théâtres qui ne font que de naître. Le ténor, M. Cazeneuve, a chanté avec justesse et sentiment, mais aussi avec des moyens vocaux trop restreints, le rôle d'Adoniram ; Mademoiselle Brietti déploie au contraire une voix forte, mais un peu dure, dans Balkis ; M. Stamler n'a pas toutes les notes graves qui sont indispensables pour le rôle de Soliman ; enfin, Mademoiselle Gillard chante agréablement la romance, autrefois tant goûtée dans les salons, de Benoni, le jeune apprenti tout dévoué à Adoniram. Ballets, costumes, mise en scène et figuration, tout est convenable et peut suffire, à condition qu'on ne prétende pas avoir, pour un prix très modéré, de véritables splendeurs. C'est pourquoi je souhaiterai volontiers bonne fortune au nouvel Opéra-Populaire : où MM. Milliaud frères ont échoué, M. Duret pourrait bien réussir.

Dans ces derniers temps, l'Opéra-Comique a vu revenir au bercail Madame Delna, dont le court passage à l'Opéra n'avait pas donné les heureux résultats que les amis de la cantatrice avaient cru pouvoir espérer. Pour sa rentrée au théâtre de ses débuts, elle a choisi, d'accord avec la direction, le rôle de Carmen, qui restait sans titulaire vraiment bonne à entendre depuis le départ aussi subit qu'incompréhensible de Madame de Nuovina, la Carmen par excellence. Et la tentative était assez curieuse à étudier chez Madame Delna, car il est à remarquer que cette artiste à la voix puissante, à la physionomie dramatique, ne s'est jamais montrée plus personnelle et plus savoureuse que dans les rôles qui semblaient ne pas devoir lui convenir : rappelez-vous la spirituelle façon dont elle établit le personnage de mistress Quickly dans *Falstaff*. Pour Carmen, il lui fallait, à moins de tomber dans le trivial et le commun qu'elle devait vouloir fuir, modérer sa voix si généreuse, rendre son action scénique plus légère, lutter contre sa nature et son physique, introduire dans son chant comme dans son jeu des nuances très délicates et que les grands rôles tragiques ne comportent guère. Il lui fallait, en somme, être absolument différente de ce qu'elle avait été jusqu'à ce jour, et elle s'y est efforcée autant qu'elle a pu ; mais sa belle voix l'emporte quand même et la pousse à prêter à Carmen de la force et toujours de la force, à donner à tout le personnage une ampleur physique et vocale qui fait craquer le cadre autour d'elle. Il faudrait là, pour que tout fût en équilibre, d'autres chanteurs qui lui donnassent plus vigoureusement la réplique; je ne sais si l'Opéra-Comique se laissera jamais enlever *Carmen* au profit de l'Opéra, mais, dans ce cas, Madame Delna vient de le prouver par cette hardie tentative : elle serait toute désignée pour accompagner l'opéra de Bizet au boulevard des Capucines.

ADOLPHE JULLIEN.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

ANNONCES DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS

A adj[on] s[r] 1 ench. Ch. des Not. de Paris, le 15 Janvier 1901. **2 TERRAINS** ANGLE des rues de la VICTOIRE et MOGADOR prolongée. 1° Surf. 406 m. M. à pr. 700f le mèt. 2° Surf. 275 m. M. à pr. 180,000 f. S'adr. aux Not. : M[es] Mahot de la Quérantonnais, 14, rue des Pyramides, et Delorme, 11, rue Auber, *dép. de l'ench.*

TERRAIN et HOTEL, r. Barbet-de-Jouy, 17, 1,722 m. M à p 650,000 f. Adj. s 1 enc. ch. not. Paris, 15 janvier 1901. M[e] Demonts, notaire, 8, place Concorde.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE
LOTISSEMENT DES TERRAINS DE MAZAS

A Adj[on] s[r] 1 ench. ch. des Not. de Paris, le 8 janvier 1901, **2 LOTS** rue NOUVELLE *(6[e] et 8[e] du plan de l'ilot 4)*. Surf. de ch. lot 416[m]53. M à p. de ch. lot 200 f. le m. S'ad. aux not. M[es] Delorme, 11, rue Auber, et Mahot de la Quérantonnais, 14, rue des Pyramides, *dép. de l'enchère.*

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

SERVICES DIRECTS ENTRE

Paris, l'Algérie, la Tunisie & Malte

(Via Marseille)

BILLETS SIMPLES VALABLES 15 JOURS

DE PARIS AUX PORTS CI-APRÈS ET VICE VERSA	PRIX DES BILLETS (★)				
	C[ie] GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE		C[ie] DE NAVIGATION MIXTE (TOUACHE)		
	1[re] Classe	2[e] Classe	1[re] Classe	2[e] Classe	3[e] Classe
ALGER, ORAN, BONE (par Philippeville), PHILIPPEVILLE, TUNIS.	197	135 50	»	»	»
ALGER, BONE (par Philippeville), PHILIPPEVILLE.	»	»	147	105 50	63
ORAN, TUNIS.	»	»	157	110 50	65
MALTE (La Valette).	267	180 50	»	»	»

(★) Les prix de ces billets comprennent la nourriture à bord des paquebots.

En ce qui concerne les jours et heures de départ de Marseille, consulter les Agences, soit de la Compagnie générale Transatlantique, à Paris, *Boulevard des Capucines (Grand Hôtel)*, à Marseille, *12, rue de la République;* soit de la Compagnie de Navigation Mixte (Touache), *70, rue Basse du Rempart*, à Paris, et *54, rue Cannebière*, à Marseille.

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

BILLETS d'ALLER et RETOUR de 1[re] Classe

Valables 20 Jours

DÉLIVRÉS POUR

NICE, CANNES ET MENTON

Émis à partir du 15 décembre 1900 jusqu'au 15 avril 1901 inclus

A L'OCCASION :

1° Des Fêtes de Noël et du Jour de l'An; 2° des Courses de Nice; 3° du Carnaval de Nice; 4° des Régates Internationales de Cannes; 5° des Régates Internationales de Nice et des Vacances de Pâques.

Ces billets sont délivrés par les gares de *Paris, Belfort, Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Dijon, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Étienne, Lyon, Grenoble, Cette et Nimes.*

La validité des dits billets est de 20 jours y compris le jour de l'émission, avec faculté de prolongation de deux périodes de 10 jours, moyennant le paiement pour chaque période, d'un *supplément de 10 0/0.*

Ces billets permettent aux voyageurs de s'arrêter, tant à l'aller qu'au retour, à deux gares de leur choix, à condition de faire viser leurs billets dès l'arrivée aux gares d'arrêt.

CHEMIN DE FER DU NORD

Janvier 1901

PARIS-NORD à LONDRES

VIA CALAIS OU BOULOGNE

Quatre services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Tous les trains comportent des 2[e] classes

En outre, les trains de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord à 9 h. soir prennent les voyageurs munis de billets directs de 3[e] classe.

PARIS-NORD A LONDRES

	1[re] 2[e] cl	1[re] 2[e] cl.	1[re] 2[e] cl.	1[re] 2[e] 3
	★ W.R.	(★)	(★)	
PARIS-NORD. . . . dép.	9 30 m.	10 30 m.	11 50m.	9 » s.
	via Calais	via Boulogne	via Calais	via Calais
LONDRES. . . . arr.	4 50 s.	5 50 s.	7 30 s.	5 30 m.

LONDRES A PARIS-NORD

	1[re] 2[e] cl.	1[re] 2[e] cl.	1[re] 2[e] cl.	1[re] 2[e] 3[e] cl
	(★) (WR)	(★)	(★)	
LONDRES. . . . dép.	9 » m.	10 » m.	11 » m.	9 » s.
	via Calais	via Boulogne	via Calais	via Calais
PARIS-NORD. . . . arr.	4 55 s.	5 50 s.	7 » s.	5 50 m.

(★) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.

(W.R.) Wagon-Restaurant. — Les voyageurs de 1[re] classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2[e] classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2[e] en 1[re] classe.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE

(Via Calais)

La gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, les Indes, l'Egypte, etc., etc.